



# La Toile et la Nappe

Ciné - gourmand du mardi 26 mars 2019 - Compte-rendu n°4

## Green Book, Peter Farrelly (2019)

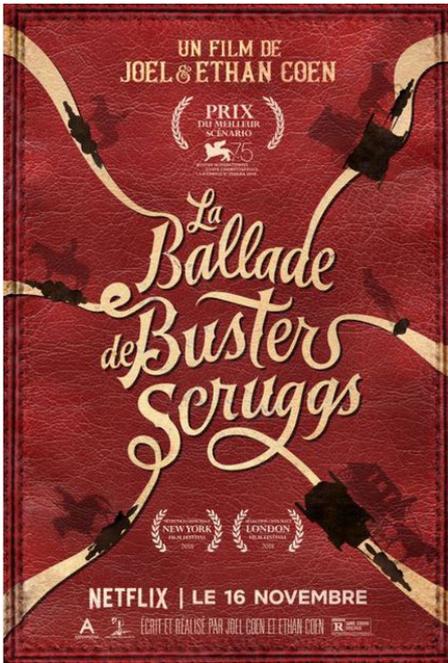


Dans l'Amérique ségrégationniste des années 60, un pianiste noir mondialement connu Dr Don Shirley choisit un vider italo-américain du Bronx Tony Lip comme chauffeur et protecteur pour l'accompagner dans sa tournée de concerts dans les Etats du Sud jusqu'en Alabama. Leur voyage, à bord d'une Cadillac, organisé grâce au Green Book (dont le vrai titre est The Negro Motorist Green-Book véritable guide de voyage publié chaque année entre 1936 et 1966 qui recensait les commerces et autres établissements qui acceptaient la clientèle noire à une époque où celle-ci subissait de son nombreuses humiliations et où le danger était permanent.), va leur permettre de se découvrir, de dépasser leurs préjugés, pour finalement s'apprécier.

Mon avis : Ce road-movie dans l'Amérique profonde des Etats du Sud avec en toile de fond la ségrégation raciale et l'opposition entre un italo-américain blanc, rustre et franchement raciste à un noir américain, pianiste de génie, issu d'un milieu aisé et homosexuel aurait pu être caricatural ou tout du moins déjà vu. Or nous assistons à un film classique sur la forme mais délicat, plein d'humour et d'humanité grâce non seulement au talent des deux acteurs, Viggo Mortensen et Mahershala Ali, mais aussi au parti-pris du réalisateur Peter Farrelly qui choisit l'angle de l'humour pour dynamiter les préjugés et les conventions sociales tout en dénonçant la société américaine raciste de l'époque et ses incohérences. Emouvant et salutaire.

Sylvie B.

## La Ballade de Buster Scruggs (Coen, 2018)

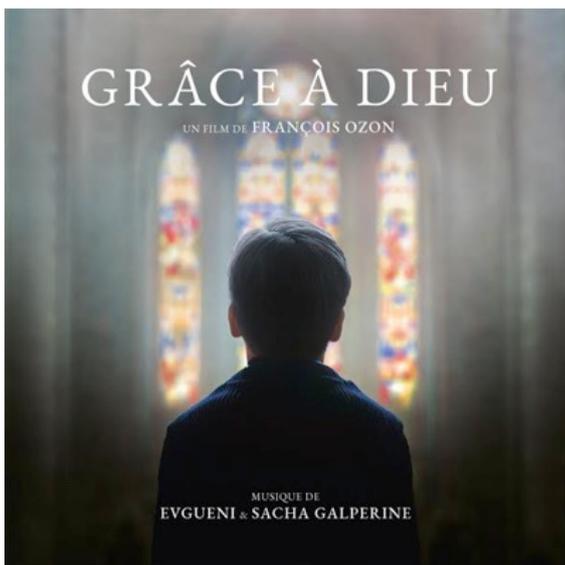


Une œuvre originale, fragmentée autour de six récits de la conquête de l'Ouest américain. Les frères Coen, après *No country for old men* et *The grit*, poursuivent l'exploration du western à travers les paysages magnifiques et variés des différentes histoires qui sont contées. Les couleurs sont sublimes: le blanc de la neige, l'ocre de Monument Valley, le jaune du sable, le vert des forêts et des plaines... On y retrouve pêle-mêle des trognes de cow-boy, de chercheur d'or, de chasseur de prime, de bandit et bien sûr les inévitables indiens. Ces six volets, d'une longueur et surtout d'une réussite inégale, sont de vrais sketches remplis d'humour noir, sans manquer d'une certaine pointe de profondeur. Parmi ces histoires, on soulignera surtout les excellents *Near Algodones* et son braqueur de banque (n°2), *All gold canyon* et son chercheur d'or absurde (n°4) et surtout *The gal who got rattled* et ses colons qu'on suit sur la route du Far West (n°5). Une déception pour le premier volet

trop cartoon avec son cow-boy qui braille. Le troisième, cruel et poétique, est trop lent. La dernière histoire et ses dialogues semblent parodier Tarantino. A la fin, on se demande un peu ce qu'ont voulu faire les frères Cohen avec ce film. Et si c'en est un. Mais si on est aime le genre du western, ça mérite le détour.

Benjamin B.

## Grâce à Dieu est un film de François Ozon, sorti en février dernier.

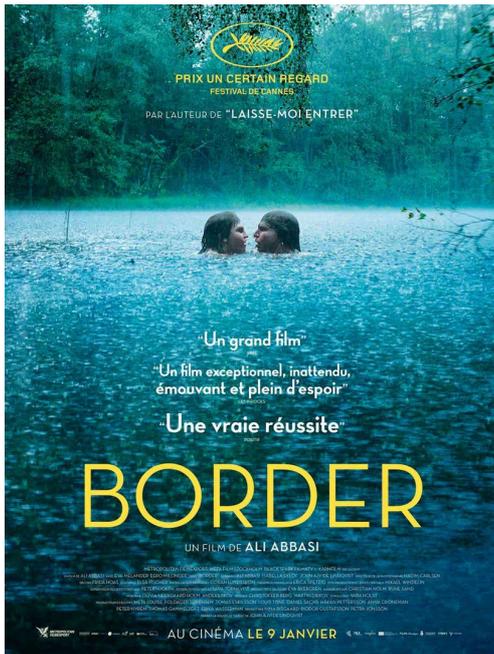


Il retrace le parcours de trois hommes, victimes dans leur enfance, de pédophilie au sein de l'Église lyonnaise. Le film est inspiré d'une histoire vraie, mettant en cause le Père Preynat et le Cardinal Barbarin. Les noms ne sont pas changés et les faits sont relatés avec un réalisme saisissant. Le film se divise en trois parties, chacune consacrée à une des victimes, à son histoire et à son combat pour faire éclater la vérité, permettre à la justice de statuer et protéger d'autres victimes éventuelles. Au-delà des faits, le film amène à réfléchir sur le silence au sein de l'Église, sur la culpabilité de certaines familles, sur le vacillement de la foi et des croyances, sur la construction de l'individu, sur la résilience et sur le pardon.

Un film richement documenté, soigneusement mis en scène, qui prend le parti des victimes et dont la sortie a été menacée puisqu'elle coïncidait avec le verdict du procès Barbarin.

Laurence L.

## Border, Ali Abbasi, 2018



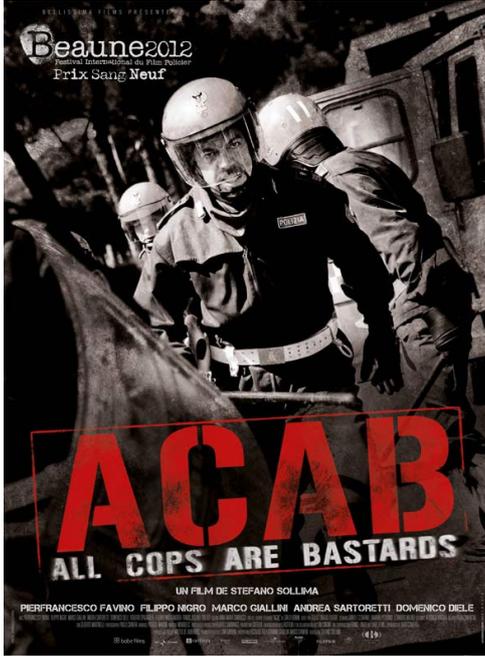
Tina (Eva Melander) est employée des douanes dans un port suédois. Elle est douée dans son travail car elle a du flair, au sens propre. Elle sent les passagers et débusque, à leur odeur, les resquilleurs ou les gens louches. Tina a le don inouï de (re)sentir aussi les émotions : la honte, la joie, la culpabilité. Ce sens aigu de l'odorat, proprement fantastique, en fait d'emblée un être à part, déjà marginal, proche de l'animalité. Car l'autre particularité de Tina tient à son physique disgracieux : un corps trapu, des mains épaisses et un visage grossier, taillé à la hache. Hormis son métier, Tina mène une vie morne, en marge de la société, dans une forêt. Elle partage son bungalow avec Roland (Jörgen Thorsson) dont la seule activité consiste à préparer ses rottweilers à des concours canins. Entre les deux colocataires, rien de palpitant, chacun fait sa vie de son côté. Tina est une taiseuse solitaire. Elle ne semble s'épanouir qu'en marchant dans les bois dont elle foule la

mousse les pieds nus, se baignant en tenue d'Eve dans les eaux froides des marais. Le destin de Tina bascule le jour où elle arrête Vore (Eero Milonoff) à la douane. L'individu l'intrigue. Et pour cause : ce Vore a les mêmes traits ingrats et la même silhouette bestiale qu'elle. D'ordinaire impassible, le visage de Tina trahit un trouble inhabituel.

*Border* est un film étrange, à savoir hors du commun. Comme son titre l'indique, le film explore la marge et la décline dans toutes ses acceptions : la frontière (la douane), l'anormalité (la monstruosité), les faux-semblants (les codes sociaux trompeurs), la transgression (le crime), la confusion des genres (l'identité trouble des protagonistes) l'orée du bois (repère de Tina). *Border* sonde un mystère (ce qui constitue l'identité véritable des êtres), lève le voile sur l'indicible, dynamite le refoulé, malmène l'esthétique, et ce faisant, provoque notre regard de spectateur, poussé dans ses retranchements. A maints égards, *Border* est une révélation. Il donne vie à des êtres hors du commun (des mortels). Film hybride, il se situe à la convergence du conte nordique et du tableau naturaliste, du thriller fantastique et du drame social. Le cinéma du danois Ali Abbasi (d'origine iranienne) n'est pas sans rappeler celui hors norme de David Lynch. *Border* explore et explose le cadre cinématographique et celui, bien plus rigide et falsifié, de nos représentations. Le film est l'adaptation de la nouvelle *Gräns* du romancier suédois John A. Lindqvist, également auteur de *Laisse-moi entrer* (2004) dont il avait tiré le scénario de *Morse* (Thomas Alfredson, 2008). L'étrangeté y surgissait dans le quotidien et questionnait déjà, à travers la figure réactualisée du vampire, la place dévolue à l'altérité dans la société des hommes.

Laurent P.

## A.C.A.B. ( *All Cops Are Bastards* ) (2012), Stefano Sollima



La violence contenue dans le titre, qui reprend un slogan des Skinheads en Angleterre dans les années 70, donne le ton du film. Pour autant, le film n'est ni une charge contre ceux qui contreviennent à la loi, ni contre ceux qui la font respecter, mais peut plutôt se lire comme une invitation à questionner le regard que nous portons sur ceux qui font le sale boulot, avec la banalisation du slogan devenu symbole de la contestation populaire.

Le film présente plusieurs CRS italiens ( des « celerini » ) dans leur travail et dans leur vie quotidienne. Mais cette police est aussi noire que les hordes de hooligans contre lesquels ils luttent à la fin de chaque match de foot. La vision que Sollima nous propose de la société italienne est, à l'instar de celle de ses autres réalisations (les séries Gomorra et Romanze criminale, le film Suburra), gangrénée par une violence extrême et le contournement systématique des règles.

Loin d'être des preux chevaliers serviteurs de l'ordre social, les personnages du film mentent dans les procès, dissimulent ou fabriquent des preuves et des témoignages, et font la justice eux-mêmes. Et ce sont tous, sans exception, des brutes prêtes à en découdre à la moindre occasion.

Les scènes d'affrontement entre la police et les hordes de supporters ou de manifestants rythment le film, au son de morceaux de musique rock punk ou alternatif, ainsi que celles du tabassage d'individus. Le film ne prend pourtant pas partie pour ces policiers souvent mis à mal par le nombre. Pas plus que leurs écarts de conduite ne sont excusés. Le point de vue adopté reste un froid spectacle de violence, de la part des policiers, qu'il s'agisse de maintenir l'ordre public, ou de servir des choix politiques (l'expulsion de migrants, ou de locataires), comme de la part de ceux qu'ils affrontent. Leurs adversaires sont des bêtes enragées qui déferlent sans pitié pour casser du flic.

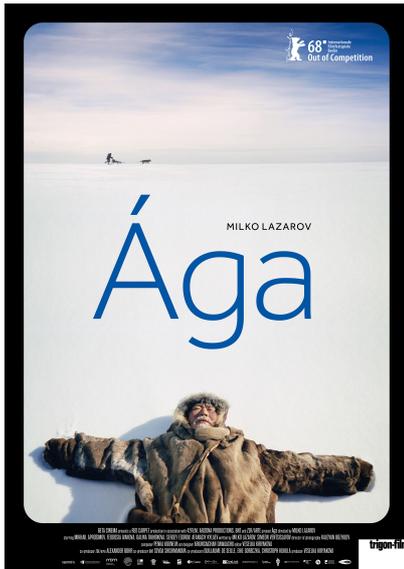
Sollima brouille les pistes du bien et du mal. Les nazillons sont punis, mais de manière illégale. Celui qui rétablit la justice le fait en trahissant les valeurs du groupe.

A.C.A.B. n'est donc pas un film sur la légitimité, ou l'illégitimité, de la violence. Le contre-point offert par des moments de galère quotidienne (la menace de l'expulsion de sa mère de son logement pour l'un, la difficile séparation et la lutte pour le droit de garde pour l'autre, les relations rompus d'un père avec son fils néo-nazi pour un autre encore, les petits boulots de videur pour arrondir un maigre salaire...) ont les mêmes difficultés et les mêmes problèmes que ceux qu'ils matraquent. Sans misérabilisme ni compassion, Sollima replace la question du maintien de l'ordre dans une perspective sociale : les gardiens de l'ordre sont des hommes, et le portrait de cette humanité-là est pourri par la pauvreté.

Le propos d'A.C.A.B est donc bien davantage un constat de la violence inhérente aux sociétés humaines et aurait pu s'appeler A.H.A.B, *All Humans Are Bastards*, tant la vision qu'il propose est pessimiste.

Carole B.

## Ága, Milko Lazarov 2018 · Drame · 1h 36m



La cinquantaine, Nanouk et Sedna vivent harmonieusement le quotidien traditionnel d'un couple du Grand Nord. Jour après jour, le rythme séculaire qui ordonnait leur vie et celle de leurs ancêtres vacille. un très beau film. Une yourte, de la neige à perte de vue. Nanouk et Sedna vont devoir se confronter à un nouveau monde qui leur est inconnu.

C'est réellement à un voyage en terre inconnue auquel nous convie le réalisateur bulgare Milko Lazarov... C'est le premier film étranger tourné en lakoutie, une immense région du nord-est de la Sibérie, à peu près l'équivalent de la surface de l'Inde...Situé en zones arctique et subarctique c'est une région aux températures extrêmes, le permafrost occupe 95% du territoire...Le sous-sol est richissime en ressources minières précieuses et semi-précieuses notamment en diamants... Le film s'ouvre avec une femme en costume traditionnel, bagues en argent sur les doigts, clignotant des yeux

avant d'entonner une chanson endiablée avec sa guimbarde, comme venue de nulle part , un instrument qui nous rappelle la musique des Chevaux de Feu de Sergei Paradjanov...une sorte d'introduction à la poésie et la beauté du Grand Nord . Nanouk (le choix du prénom peut être vu comme un hommage à « Nanouk l'esquimau » tourné par Robert Flaherty en 1922) et Sedna forment un couple d'une soixantaine d'années. . Les enfants sont partis. . Avec son chien de traîneau, Nanouk traverse la banquise, fait de la pêche blanche, pose des pièges, scrute l'horizon, rapporte des morceaux de glace qui permettront de lester la yourte quand viendra la tempête. Sedna l'aide ou chante. Elle fabrique des gants, dépèce une bête, prépare des onguents. On ne sait pas grand-chose de leur passé, Nanouk a été éleveur de rennes mais n'a plus de troupeau, autour de la yourte stationnent plusieurs traîneaux, mais Nanouk n'a qu'un seul chien...Les enfants sont partis, mais le départ de la fille Aga semble avoir laissé une plaie non cicatrisée et on ne saura jamais pourquoi le père n'arrive pas à pardonner à sa fille... Imperceptiblement, un monde nouveau les cerne. Il suffit de voir, dans le ciel dont l'immensité se confond avec celle de la glace, le sillage des avions qui passent au-dessus de leurs têtes. C'est avant tout un film contemplatif que nous propose Milko Lazarov... Il peint avec sa caméra des paysages grandioses dotés d'une lumière assortie d'une gamme de blancs et d'une douceur inouïe, par contraste les scènes à l'intérieur de la yourte font l'objet d'un travail sur la lumière extrêmement travaillé...Lazarov a montré à son chef opérateur Kaloyan Bozhilov, des tableaux de Vermeer pour s'en inspirer...et le résultat est de toute beauté... Chaque plan rend compte de ce monde extraordinaire où chaque geste compte...la poésie des gestes s'oppose à la rudesse de leur existence... Le rythme est lent, entre tranquillité et contemplation, symbiose entre l'homme et la nature, entre les visages et les paysages... Tout réside dans le non-dit, aussi indicible que la frontière entre ce ciel et cette terre entremêlés dans la lumière. Ici, tout s'explique par des absences et des signes comme une tache noire sur la peau ou une tache rouge au sol. Dans les rares moments où le père ou la mère s'expriment par la parole, ils essaient de décrypter leur destin à travers de contes ancestraux de rennes et d'ours polaires. En dehors de la cinquième symphonie de Mahler, une musique intimement mélancolique, créée par la compositrice bulgare Penka Kouneva, accompagne les derniers moments de cet ancien monde avant la déliquescence ultime qui paraît inévitable...et est suggérée dans cette vue aérienne saisissante de cette gigantesque mine de diamants à ciel ouvert, comme un cancer à la surface de la terre... C'est beau...mais exigeant pour le spectateur car il ne se passe pas grand-chose !!

Ága est un film bulgare-franco-allemand réalisé par le réalisateur bulgare Milko Lazarov et sorti en 2018. Il a obtenu de nombreuses récompenses dans les festivals internationaux.

## Apocalypto (2006), réalisé par Mel Gibson



Dans le Yucatán précolombien, des guerriers mayas ravagent de paisibles villages pour s'approvisionner en esclaves et en sacrifices humains au dieu KukulKan. Patte de Jaguar, jeune chasseur d'une tribu ravagée, parvient à s'enfuir et tente de retrouver sa femme enceinte et son fils, restés cachés dans la forêt.

Deux ans après une *Passion du Christ* très mouvementée, Mel Gibson continuait son voyage de réalisateur, un costume qu'il endosse finalement très bien. Souhaitant s'attaquer au genre de la poursuite, de la traque, Mel Gibson montre ici son réel talent pour la réalisation et, selon moi, un sens du rythme devenu assez rare pour un film d'action aujourd'hui. Structuré en trois parties d'égale durée, cette immersion de 138 minutes dans la civilisation maya en déclin prend le temps d'installer son décor (bien que la première partie s'embarrasse d'éléments peu pertinents, comme les déboires sexuels d'un chasseur anecdotique...), et laisse au spectateur le soin d'admirer des reconstitutions bluffantes, dont la cité maya et son

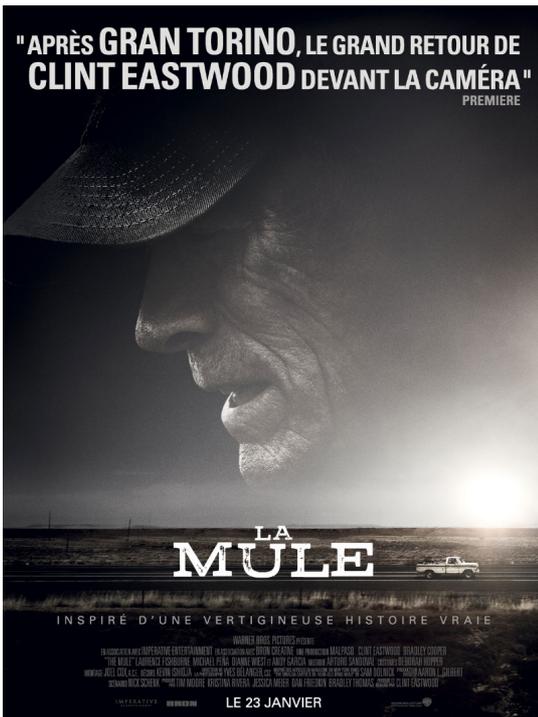
temple constituent le paroxysme. Les costumes, les coiffures, les bijoux, le maquillage, tout concourt à une expérience esthétique bien plus qu'historique, comme l'ont à de multiples reprises confessé Gibson et son co-producteur, Farhad Safinia.

Il ne faut en effet pas se laisser avoir par le langage maya yucatec, seule langue utilisée par les personnages : ce n'est pas un documentaire. Gibson utilise le décor d'une civilisation en déclin pour aborder des thèmes très divers, comme la famille, la violence, la survie, la chasse (de nombreux plans sont directement inspirés du *Predator* de McTiernan), l'autodestruction, etc. Et prenez garde, âme sensibles, car Mel a toujours un certain goût pour la violence et le gore : dans la subtilité la plus pure, il nous convie à un banquet de cœurs arrachés, de couture à base d'araignées et d'attaques de jaguar. Mais rien n'est exagéré : on voit transparaître la violence faite homme, la corruption d'une élite maya manipulatrice, fanatique et droguée, et qui cherche des boucs émissaires pour apaiser la soif d'un dieu qui les abandonne.

Et parce que cette période n'est que rarement représentée pour elle-même (enfin, presque...), il faut voir ou revoir ce film, qui, malgré quelques défauts ponctuels, tient en haleine de bout en bout.

Alexandre G.

## La Mule de Clint Eastwood (2018): la revanche d'un grand-père indigne



Earl Jones, 80 ans passés, est un pépiniériste à la retraite. Hormis ses fleurs qu'il a toujours réussies à la perfection, sa vie est un échec total : sa femme et sa fille ne veulent plus entendre parler de lui, et il connaît à peine sa petite-fille. C'est alors qu'un inconnu l'aborde pour lui proposer de faire la mule. Au fil d'une série de voyages tous plus improbables les uns que les autres, Earl se lie d'amitié avec les narcotrafiquants, apprend à utiliser un smartphone, devient le bienfaiteur de son quartier et l'idole de sa petite-fille dont il paiera à la fois les études et le mariage.

Clint Eastwood signe une comédie détachée, griffée de sa manière de filmer élégante et classique, plantant des personnages étonnants. C'est complètement immoral : le chef du cartel (Andy Garcia) est tout aussi sympathique que le superflic chargé de traquer la mule (Bradley Cooper) ; le papi transporteur fait le bien autour de lui avec de l'argent sale et n'exprime à aucun moment des remords. Et en plus, on en rit de bout en bout - jusqu'à la condamnation à la perpétuité d'un vieillard de quatre-vingts-ans passés à qui sa fille lance en guise d'au revoir : « Au moins, comme ça, on saura tout le temps où tu es ! ».

Jeanne P.